

seignements que ceux assez vagues qu'il possédait lui-même, il congédia le brave sacristain qui reprit avec Balaam la route de Nicotera, et il rentra dans la chambre de la jeune fille.

Elle était revenue de son évanouissement, mais une fièvre terrible s'était emparée d'elle. Marco Brandi s'approcha avec inquiétude de son lit ; elle avait la parole brève, l'haleine courte et les yeux ardents. Elle reconnut cependant le jeune homme ; mais, tout en le reconnaissant, elle le reçut avec une espèce d'effroi. C'est qu'elle comprenait que ce dernier malheur qui frappait sa famille lui venait encore, comme tous les autres, de Marco Brandi : il y avait une fatalité qui réagissait de cet homme sur sa famille et qui commençait à l'effrayer. La première fois qu'il était apparu dans le village, c'était pour ruiner le crédit du peintre ; la deuxième fois, c'était pour briser le cœur du père, et la troisième fois pour flétrir la réputation de l'homme.

Ces idées s'étaient déjà présentées, du reste, à l'esprit de Marco Brandi lui-même ; de sorte qu'il n'eut pas de peine à deviner les véritables causes du refroidissement de sa fiancée. D'ailleurs, la fièvre qui la brûlait devenait de plus en plus intense ; quelques mots sans suite échappés à ses lèvres sèches indiquaient un commencement de délire. Marco Brandi voulut alors lui prendre la main : elle la retira. Il s'assit alors derrière le chevet du lit, de manière à ne point être vu de la malade qui, dans son délire toujours croissant, appelait son père avec tous les déchirements de la douleur filiale. Quant à lui, elle semblait l'avoir complètement oublié, ou si par hasard elle prononçait son nom, c'était avec un accent de reproche qui lui brisait le cœur. Marco Brandi comprit qu'un tel état ne pouvait pas durer. Faible et nerveuse comme l'était Gelsomina, elle serait tuée par trois jours d'un pareil délire. Le moyen de le faire cesser était de lui rendre son père : Marco Brandi n'hésita plus.

La violence de la fièvre venait enfin de se calmer ; les paroles sortaient plus rares de la bouche de la jeune fille ; la faiblesse et l'accablement succédaient à l'exaltation et au délire ; un sommeil plein de frémissements s'était emparé de la malade. Marco Brandi profita de ce moment ; il approcha une table du lit de Gelsomina, écrivit quelques lignes sur un morceau de papier, déposa dans un petit coffre l'argent et les traites qu'il avait reçus de son père, et mit le papier sur le coffre. Puis il s'approcha doucement du lit de sa fiancée, posa ses lèvres sur ses lèvres, murmura un adieu qui devait être le dernier, et sortit de la maison sans faire part à personne de son projet.

Le lendemain, lorsque Gelsomina rouvrit les yeux, la première personne qu'elle vit au che-

vet de son lit était son père. Elle jeta un cri, car elle crut que c'était encore une des visions de sa fièvre. Mais le vieillard la prit dans ses bras, et ses larmes et ses baisers l'eurent bientôt convaincue que tout était réel. Alors elle lui demanda comment il se trouvait là, lui qu'elle croyait captif et sous le poids d'une accusation capitale. Le vieillard n'y comprenait rien lui-même. A deux heures du matin, le juge était entré dans sa prison et lui avait annoncé qu'il était libre. Maître Adam ne se l'était pas fait dire à deux fois ; il avait couru annoncer cette bonne nouvelle à la vieille Babilana ; puis, songeant à l'inquiétude que devait avoir sa fille, soit qu'elle le crût mort, soit qu'elle le sût prisonnier, il était parti aussitôt pour Tropicà où il venait d'arriver un instant avant qu'elle ouvrit les yeux.

Il y avait dans tout cela quelque chose d'incompréhensible qui força Gelsomina à rassembler les souvenirs confus qu'elle avait conservés de la veille. Alors elle se rappela vaguement avoir vu Marco Brandi ; puis sa mémoire devint plus distincte : elle se reprocha la froideur avec laquelle elle l'avait reçu. Mais, à partir de ce moment, elle ne se souvenait plus de rien que de l'impression ardente d'un baiser qui avait percé son sommeil et était demeuré sur ses lèvres. Elle regarda avec effroi autour d'elle : Marco Brandi n'était plus là. Au moment où son père était de retour et hors de danger, toutes les facultés tendres de son cœur étaient revenues vers son amant : elle appela Marco Brandi ; mais Marco Brandi ne répondit point, et ce fut sa tante qui entra.

Elle, au moins, pouvait lui donner quelques renseignements : Marco Brandi était parti la veille à dix heures du soir, sans dire à la bonne femme où il allait, mais en la prévenant qu'il laissait une lettre pour Gelsomina. En effet, maître Adam n'eut qu'à tourner la tête pour apercevoir cette lettre sur le coffre. Gelsomina s'en empara et lut ce qui suit :

« Tu as raison, ma Gelsomina : c'est moi qui ai causé les malheurs de ta famille ; c'est donc à moi de les réparer. Il n'y a qu'un moyen de sauver l'innocent, c'est de livrer le coupable. Demain ton père sera libre. Ce que je laisse dans le coffre appartient à ton père : c'est un bien faible dédommagement de la fortune que je lui ai fait perdre et des chagrins que je lui ai causés.

» Adieu, je ne te demande plus ton amour, mais je réclame mon pardon.

» MARCO BRANDI. »

Maître Adam ouvrit le coffre, espérant qu'il renfermait d'autres renseignements ; mais il n'y trouva que les vingt mille francs que Marco Brandi avait reçus de son père.

— Partons pour Nicotera, s'écria Gelsomina en se soulevant sur son lit ; il faut que je le revoie avant qu'il meure !

XII.

LA ROBE DE NOCES.

Le désir de Gelsomina, si sacré qu'il fût, ne put être exaucé : en arrivant à Nicotera, la jeune fille et le vieillard trouvèrent le prisonnier au secret. C'était une prise des plus importantes que celle de Marco Brandi, et le gouvernement y prenait un intérêt d'autant plus grand, que cet audacieux batteur de grande route avait plus d'une fois partagé avec lui les impôts de la Sicile. Or, le gouvernement napolitain, comme tous les gouvernements, et même plus qu'aucun autre gouvernement, tient à ne pas voir détourner de leur destination les fonds de ses contribuables. Il en résultait que Marco Brandi n'avait, non-seulement aucune grâce à attendre, mais encore était traité d'une façon beaucoup plus rigide pendant le procès que ne l'eût été tout autre bandit qui eût eu la précaution de respecter les deniers de l'Etat et de ne s'attaquer qu'aux voyageurs. Aussi le procès fut court. Il est vrai que Marco Brandi, infidèle aux traditions paternelles, ne fit rien de ce qu'il fallait faire pour qu'il trainât en longueur ; il avoua d'un seul coup, et sans autre réserve, tous les méfaits qu'il avait commis. Aussi le jugement ne se fit pas attendre : Marco Brandi fut condamné à mort.

A cette nouvelle, Gelsomina, qui ne s'était pas encore remise de sa première maladie, retomba dans un état plus déplorable que jamais. Dans l'autre occasion, elle reprochait à son amant d'avoir perdu son père, et dans celle-ci elle accusait son père d'avoir tué son amant : la pauvre famille, depuis quelque temps, semblait maudite et ne faisait que rebondir de douleur en douleur. Quant à maître Adam, si fécond ordinairement en ressources, il était à sec cette fois et ne trouvait que des larmes à mêler aux larmes de sa fille. Il avait bien pensé à aller se jeter aux pieds du roi et à lui rappeler que c'était lui qui avait peint sur les étendards du cardinal Ruffo Notre-Dame-du-Mont-Carmel ; mais, outre qu'il y avait déjà plus de vingt ans que la chose s'était passée, ce qui pourrait bien faire que Ferdinand l'aurait oubliée, pour peu surtout qu'il eût quelques-uns de ces motifs qu'ont souvent les rois pour ne pas se souvenir, douze à quinze jours au moins étaient nécessaires pour un pareil voyage, et l'exécution était fixée au surlendemain. Il

fallait donc attendre les événements et se confier en Dieu. Marco Brandi avait écouté son jugement le visage calme et sans hauteur ni forfanterie. Du jour où il avait pris la résolution de dévouer ses jours pour sauver ceux de maître Adam, il avait envisagé toutes les conséquences de son sacrifice et s'était familiarisé peu à peu avec l'idée de la mort. Cette résignation, pour laquelle son courage seul eût suffi, lui fut facilitée encore par l'idée cruelle qui lui était venue dans cette nuit où Gelsomina lui redemandait son père, que la jeune fille avait cessé de l'aimer ; or, que lui était désormais la vie sans l'amour de Gelsomina !

Le pauvre garçon était bien loin de se douter, comme on le voit, qu'au moment où il allait mourir pour son père, Gelsomina se mourait à cause de lui. Elle avait fait tout au monde pour voir Marco Brandi ; mais la chose lui avait été cruellement refusée : les juges craignaient qu'un ami, en visitant le prisonnier, ne lui donnât quelque arme au moyen de laquelle il échapperait à l'action de la justice. Ils voulaient un exemple, et Marco Brandi avait l'honneur d'être réservé à moraliser par son supplice toute la Calabre citérieure qu'il avait scandalisée par son exemple.

Maître Adam ne quittait pas le chevet du lit de sa fille ; le pauvre père, qui n'avait jamais vécu que par elle, semblait devoir s'éteindre avec elle. Sans cesse il était là, les yeux fixes, pleurant quand elle dormait et souriant à son réveil. Tous les deux jours, le digne Fra Bracalone, qui était devenu l'ami de toute la maison, apportait la fleur de sa quête ; mais la bonne Babilana avait beau épuiser pour apprêter ces provisions les trésors de sa science culinaire, elle seule y goûtait du bout des dents. Quant à maître Adam, il buvait de temps en temps le reste d'un bouillon dans lequel Gelsomina avait trempé ses lèvres, mais c'était tout. Aussi était-ce un miracle comment il pouvait vivre ainsi nourri, et abreuvé seulement de sa douleur paternelle.

Pour Gelsomina, ce n'était plus la même enfant : ses volontés fantastiques, son entêtement capricieux avaient disparu ; elle était douce et gémissante comme une gazelle blessée, et son père s'inquiétait plus de cette résignation qu'il ne l'eût fait de son désespoir. De temps en temps, Fra Bracalone, qui se mêlait un peu de médecine, lui tâtait le pouls ; puis, en se retournant, il faisait clapper tristement sa langue et secouait douloureusement la tête. Le saint homme ne pensait, ni à ses images saintes, ni à ses gâteaux bénits, ni à son tabac miraculeux. Il gardait toutes ces ressources pour prévenir les maladies chez ceux qui se portaient bien, mais il ne se risquait pas à essayer leur influence sur les malades ; puis, d'ailleurs, avec ses amis intimes, il avait le bon esprit de ne pas affecter lui-

même une foi bien profonde pour toutes ces reliques tant recherchées par les autres, et qu'il leur distribuait avec une prodigalité qui aurait dû éclairer ces âmes crédules sur le peu de cas que le digne sacristain en faisait lui-même.

On avait voulu cacher à Gelsomina la condamnation fatale ; mais elle avait été publiée par tout le village à son de tambour : de sorte que Gelsomina, en entendant le son de cet instrument qui ne retentissait que dans les grandes solennités, avait écouté avec d'autant plus d'attention, qu'elle avait remarqué que maître Adam cherchait à l'en distraire. L'enfant avait donc étendu la main sur la bouche de son père, et, à moitié dressée sur son lit, elle avait entendu jusqu'aux dernières paroles du crieur qui avait annoncé l'exécution pour le lendemain. Alors elle était retombée sur son lit, les yeux fermés et sans mouvement ; puis, à partir de cette heure, ses lèvres seules avaient remué, et il y avait déjà un jour qu'elle était ainsi, indiquant par le seul mouvement de ses lèvres qu'elle vivait encore, lorsqu'elle entendit le pas de Fra Bracalone qui, selon son habitude, venait visiter sa malade ; alors elle se retourna vers son père et le pria de la laisser seule avec le sacristain.

Maître Adam n'était plus qu'un automate sans volonté ; il se leva de sa chaise et sortit de la chambre avec un mouvement lent et mécanique. Gelsomina rouvrit alors ses yeux ardents de fièvre et fit signe à Fra Bracalone de venir s'asseoir auprès d'elle.

— Mon père, lui dit-elle lorsqu'il eut fait ainsi qu'elle le désirait, il faut que je le voie.

— Mais vous savez bien, mon enfant, répondit le bon sacristain, que c'est impossible, puisqu'il est au secret.

— Mon père, répondit Gelsomina, on m'a toujours dit que les condamnés passaient leur dernière nuit dans une chapelle ardente.

— C'est vrai, murmura Fra Bracalone.

— Eh bien ! c'est ce soir que commence sa dernière nuit ; où la passera-t-il, lui ?

— Dans l'église de l'abbaye.

— Mon père, dit Gelsomina saisissant les deux mains du sacristain avec une force dont celui-ci eût été loin de la croire capable, cette église est la vôtre. Vous pouvez donc me conduire par quelque porte qui ne sera pas fermée. On ne le détachera pas de l'anneau auquel il sera attaché ; les gardes resteront là. Vous vous tiendrez à la porte par laquelle nous serons entrés ; vous n'aurez donc rien à craindre.

— Mais quelle est votre intention, ma pauvre enfant ? une entrevue ne fera que vous rendre à tous deux cette séparation encore plus cruelle.

— Puisqu'il faut qu'il meure, mon père, je veux qu'il meure au moins mon époux. C'est

moi qui le tue ; je veux avoir le droit de porter son deuil pendant le reste de ma vie. Toutes les formalités étaient remplies ; il n'y avait plus que le jour à fixer. Dieu a marqué ce jour, je l'accepte.

— Mais votre père, mais votre mère ?

— Ils m'accompagneront à l'autel.

— C'est impossible.

— Vous avez promis d'obtenir du prier que qu'il dirait ma messe de noces ; ce n'est pas gratis que je vous le demande : tenez, ouvrez ce coffre, et prenez-y ce que vous voudrez.

— Mais comment aurez-vous la force... répondit Fra Bracalone, sans même tourner la tête du côté que lui indiquait la jeune fille.

— Soyez tranquille, mon père, cela me regarde.

— Allons, dit le bon sacristain, il faut faire ce que vous voulez.

Gelsomina saisit la main de Fra Bracalone et la baisa.

— Allez prévenir don Gaëtano, dit la jeune fille ; moi, je vais faire mes apprêts de noces.

Fra Bracalone sortit, et Gelsomina appela son père et sa mère.

— Je me marie ce soir avec Marco Brandi, leur dit-elle ; vous m'accompagnerez à l'autel, n'est-ce pas, mon père ? n'est-ce pas, ma mère ?

Les deux vieillards crurent qu'elle devenait folle et se mirent à pleurer.

— Il n'y a pas de temps à perdre pour faire mes habits, continua Gelsomina, les yeux brillants d'une ardeur fiévreuse : une robe blanche, et voilà tout, une robe qui puisse servir pour mon mariage et pour mon enterrement. Prenez Gidsa et Laure ; elles viendront m'aider.

C'étaient deux de ses jeunes amies.

Maître Adam et la vieille Babilana sortirent, l'un pour aller chercher les jeunes filles, l'autre pour acheter l'étoffe que demandait Gelsomina, tous deux croyant obéir à un rêve de sa fièvre ; mais tous deux aimaient trop leur fille pour lui rien refuser.

Bientôt maître Adam revint avec Gidsa et Laure ; cinq minutes après, Babilana rentrait avec l'étoffe.

Les jeunes filles se regardèrent avec étonnement ; mais, cependant, elles firent un signe de la tête, indiquant qu'elles étaient aux ordres de leur jeune amie. Prenant alors des ciseaux, Gelsomina tailla l'étoffe elle-même, distribua leur tâche à ses deux compagnes, assises de chaque côté de son lit, se réservant la sienne, et toutes trois se mirent à l'ouvrage. Pendant que les jeunes filles travaillaient, maître Adam disait les prières des morts.

Le soir, la robe fut faite.

XIII.

LE VIATIQUE.

Cependant, Marco Brandi avait été conduit à l'église où il devait passer la nuit. Au milieu de la nef entourée de cierges ardents, était déjà la bière où le corps du condamné devait être déposé après l'exécution, et à un des piliers du chœur un anneau avait été scellé dans le mur, auquel pendait une chaîne assez longue pour qu'il pût s'agenouiller sur les marches de l'autel. Marco Brandi jeta un coup d'œil calme sur ces divers préparatifs ; seulement, il demanda qu'on lui déliât les mains pour qu'il pût les joindre en priant. Comme il était enchaîné par le milieu du corps et comme un peloton de sbires ayant leurs carabines chargées ne devait pas le perdre de vue, cette grâce lui fut accordée.

Marco Brandi était accompagné d'un moine qui l'était venu trouver dans sa prison pour l'exhorter à la mort, et qu'il avait reçu avec la vénération professée en tout temps par lui pour les hommes d'église. Comme nous l'avons dit, ce n'était, ni par désespoir, ni par impiété, mais parce qu'il était né un poignard à la ceinture et la carabine à la main, que le jeune homme avait adopté le métier qu'il exerçait ; aussi, au moment de mourir, ne voulut-il pas faire parade d'une vaine forfanterie, mais, au contraire, accueillit-il avec reconnaissance les consolations que l'homme de Dieu venait lui apporter. Cependant, soit qu'il ne voulût pas abuser du dévouement de son conducteur, soit qu'il désirât mettre à profit, en se recueillant, les exhortations saintes qu'il en avait reçues, Marco Brandi insista pour que le digne père allât prendre quelque repos. En effet, le moine, jugeant qu'il laissait le patient en lieu saint et que la vue des objets qui l'entouraient devait l'entretenir dans de pieuses pensées, ne fit aucune difficulté de le laisser seul, et se retira en promettant de le venir chercher à cinq heures du matin. Marco Brandi commença par faire sa prière, puis alla s'asseoir au pied d'une colonne, où bientôt, plongé qu'il était dans ses souvenirs, il demeura immobile et pareil à une des statues de saints qui l'entouraient. Il y avait une heure à peu près qu'il était dans la même attitude et la même impassibilité, tant la vie s'était tout entière concentrée en sa pensée, lorsqu'il fut tiré de son engourdissement par le bruit d'une porte qui s'ouvrait. Il se retourna machinalement du côté d'où venait le bruit, et alors il vit un spectacle qu'il prit pour un rêve.

Gelsomina, pâle et grave, toute vêtue de blanc comme une fiancée ou comme une morte, s'approcha avec sa couronne de mariage, suivie de maître Adam et de la vieille Babilana. Le père et la mère s'arrêtèrent à quelque distance. Gelsomina seule continua sa route vers Marco Brandi qui, à mesure qu'elle s'avancait, se dressait lentement contre son pilier, ne sachant s'il devait en croire ses yeux ; enfin Gelsomina s'arrêta devant lui.

— C'est moi, dit-elle, mon bien-aimé. Dieu n'a pas voulu que nous soyons réunis sur la terre ; mais il nous attend dans le ciel.

— Tu m'aimes donc toujours ? s'écria Marco Brandi.

— Regarde-moi et doutes-en encore. Ne suis-je pas assez pâle et assez mourante ? Nous ne nous quitterons que pour bien peu de temps, va, et tu n'auras pas longtemps à m'attendre.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, je vous remercie ! s'écria Marco Brandi ; je mourrai donc heureux, puisque je mourrai sûr de ton amour. Mais nous n'avons pas de temps à perdre ; c'est demain, sais-tu ?

— Tiens, écoute, dit Gelsomina—et l'on entendit retentir les premiers battements de la cloche—voilà Fra Bracalone qui sonne notre messe de noces, et voilà le prier Gaëtano qui vient nous la dire.

En effet, une porte s'ouvrait à l'instant même dans le chœur, et le vieux prêtre montait lentement et gravement à l'autel, portant devant sa poitrine, et la tête inclinée, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors Marco Brandi comprit tout, et son amour s'augmenta encore, s'il était possible, de son admiration pour cette femme qui venait ainsi épouser à la face de la mort celui que la société rejetait. Alors tout ce qui restait de terrestre en lui disparut, et les deux fiancés s'avancèrent, simples et graves, vers le tabernacle, la chaîne du condamné lui laissant, comme nous l'avons dit, assez de liberté pour qu'il pût s'agenouiller sur les marches de l'autel. En ce moment, les portes de l'église s'ouvrirent, et les habitants de Nicotera, convoqués par l'appel de la cloche et réunis par la curiosité, entrèrent en foule, ignorant encore ce qu'ils allaient voir et stupéfaits de ce qu'ils voyaient.

Alors se passa dans ce petit coin de la terre, dans cette pauvre église d'un misérable village, une de ces scènes solennelles si rares, non-seulement dans l'histoire des individus, mais encore dans les souvenirs des peuples. Un mariage se célébra entre deux âmes, car, pour les corps, ils étaient déjà promis, l'un à la justice humaine, l'autre à la miséricorde divine, et le cercueil qui devait les séparer était là. Enfin la messe venait de finir, et le mari passait l'anneau au doigt de sa femme, lorsqu'un dernier spectateur entra qui manquait seul à cette scène : c'était le bourreau.

A cette vue, le reste de chaleur qui pendant toute la cérémonie avait soutenu la jeune fille parut se retirer tout à coup. Marco Brandi sentit se glacer la main qu'il tenait entre les siennes, et Gelsomina serait tombée de toute sa hauteur sur les dalles de l'église, si sa vieille mère et le compère Mattéo ne l'eussent retenue entre leurs bras. Quant à maître Adam, frappé de toute l'atonie du désespoir, il se tenait immobile, muet et les doigts crispés, aux moulures d'une colonne. On emmena le mari enchaîné et la femme évanouie. Les habitants de Nicotera sortirent de l'église derrière eux, les pénitents prirent la bière et suivirent le cortège, et tout cela se fit sans que maître Adam fit un mouvement qui indiquât qu'il comprit ce qui se passait autour de lui.

Mais, au bout d'un instant, comme s'il eût été rendu par la solitude au sentiment de la douleur, il regarda autour de lui, et, voyant l'église déserte, un sanglot douloureux s'échappa de sa poitrine, et se jetant le front contre terre :

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-il, il n'y a plus que vous qui puissiez les sauver.

— Il les sauvera, dit une voix derrière maître Adam.

Le pauvre père se retourna vivement et aperçut Fra Bracalone.

— Et comment cela ? s'écria-t-il.

— Par une sainte idée qu'il a envoyée à son humble serviteur, répondit le sacristain.

— Laquelle ? laquelle ? murmura maître Adam.

— A quelle heure doit avoir lieu l'exécution ?

— A cinq heures du matin, répondit maître Adam.

— A quatre heures et demie, envoyez chercher le saint viatique pour votre fille.

— Après, après ? dit le père qui commençait à comprendre.

— Le reste me regarde, répondit Fra Bracalone.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria maître Adam en s'élançant hors de l'église, pourvu qu'elle ne soit pas morte d'ici là !

Marco Brandi avait été ramené à la prison entre le confesseur et le bourreau, les deux dernières heures qui lui restaient à vivre devant être consacrées aux consolations de la religion et aux apprêts du supplice. Au reste, les deux missions étaient faciles pour l'exécuteur des vengeances humaines et pour le ministre de la miséricorde divine. Marco Brandi était déjà détaché en esprit de la terre, et pour lui l'exécution n'était plus qu'une douloureuse formalité. Aussi, lorsque l'heure sonna, il sortit d'un pas ferme et apparut aux habitants de Nicotera rassemblés devant la porte de la prison, non-seulement avec le visage calme, mais encore avec le sourire sur les lèvres. Sur le seuil il s'arrêta, et, comme il était élevé de quelques marches, il profita de

cette position pour remercier les habitants de Nicotera qui, après avoir bien voulu assister à son mariage, allaient assister à sa mort. Puis, ayant embrassé le confesseur et le bourreau, il monta sur l'âne, les mains liées et le visage tourné vers la queue, afin de ne point perdre de vue la bière portée derrière lui par les pénitents qui chantaient en chœur le *De Profundis*. Le cortège traversa ainsi toute la ville, car l'exécution devait avoir lieu à l'endroit de la route où avait été commis le dernier vol dont maître Adam avait été accusé et dont Marco Brandi s'était reconnu coupable. Il en résultait que le condamné devait passer devant la maison où agonisait Gelsomina, laquelle maison était située juste entre le village et la petite église de l'abbaye.

C'était la dernière épreuve réservée à Marco Brandi : aussi, la seule grâce qu'il eût implorée était-elle de se rendre au lieu du supplice par une autre route ; mais le juge, qui aurait cru déroger à ses devoirs en cédant à un sentiment humain, n'avait pas même daigné répondre à cette demande. Le patient suivit donc la marche indiquée et commença de s'avancer vers la demeure de maître Adam. Heureusement pour lui, tourné comme il l'était, il ne pouvait pas la voir, car, par une prévoyance d'humanité instinctive sans doute, la justice italienne veut, comme nous l'avons dit, que le patient marche à reculons, afin qu'au lieu de l'échafaud où il va souffrir il ait devant les yeux le cercueil où il ne souffrira plus.

Cependant, par les objets qui l'environnaient, Marco Brandi pouvait deviner qu'il n'était plus qu'à quelque distance de cette porte qu'il avait franchie dans des circonstances si différentes, et devant laquelle il allait passer pour la dernière fois. Bientôt, comme si chacun eût éprouvé une pitié profonde pour la pauvre enfant qui devait être veuve avant d'être femme, les chants se turent, les conversations cessèrent, et un profond silence s'étendit sur toute cette foule, qui continua son chemin muette et la tête baissée. Marco Brandi jeta un coup d'œil en passant, et vit que toutes les fenêtres de la maison hospitalière étaient fermées. La porte seule était ouverte, et sur le seuil maître Adam et la vieille Babilana étaient agenouillés et priaient. Le cortège continua sa route funèbre, et il avait dépassé déjà la maison d'une centaine de pas à peu près, lorsqu'au milieu de ce silence de mort qui l'enveloppait on entendit retentir le tintement argentin et régulier d'une petite sonnette. Au même instant, à l'angle du mur qui montait vers l'église, parut d'abord un enfant de chœur portant une croix d'argent, ensuite Fra Bracalone secouant avec la régularité de l'habitude la petite clochette dont on avait entendu le son, puis enfin le bon prêtre

Gaëtano qui, se rendant à l'invitation de maître Adam, apportait le saint viatique à sa fille. Chacun alors jeta un grand cri de joie, car chacun devina ce qui allait se passer.

Le cortège s'arrêta aussitôt ; on fit descendre Marco Brandi de son âne, et juge, patient, exécuteur, pénitents, peuple et sbires, tout s'agenouilla pour laisser passer le saint viatique. Mais, au lieu de continuer son chemin, le prêtre s'arrêta en face du juge, et levant le calice où était renfermée l'hostie qu'il portait à la mourante :

— Juge, lui dit-il, je t'adjure, au nom du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ici présent, de délier les mains au condamné, car tout condamné qui rencontre sur sa route le saint viatique échappe à la justice de la terre, gracié qu'il est de droit par le roi du ciel.

Le juge inclina la tête en signe d'obéissance et alla délier lui-même les mains de Marco Brandi. Alors don Gaëtano, précédé de l'enfant de chœur et de Fra Bracalone, se remit en route, suivi du juge, du patient, de l'exécuteur, des pénitents, du peuple et des sbires, car c'est l'habitude en Italie que tout ce qui rencontre le saint viatique l'accompagne jusqu'à la porte du mourant.

Gelsomina, quelque précaution qu'eût prise le cortège, l'avait entendu passer et avait fait un effort pour se lever et revoir encore une fois ici-bas celui qu'elle ne devait plus retrouver que là-haut ; mais ses forces, épuisées par tant d'émotions successives, lui avaient manqué, et elle était retombée sur son lit, les yeux fermés et pâle comme si elle était déjà morte. Ce fut dans cet état que la trouva don Gaëtano ; elle entendit le bruit de la sonnette, elle entendit les pas de l'homme de Dieu qui s'approchait de son lit, elle entendit la maison de son père qui se remplissait de monde ; mais tout cela n'avait pas pu la tirer de son engourdissement. Tout à coup une main prit la sienne, et au seul contact de cette main elle rouvrit les yeux. D'un côté de son lit était Marco Brandi et de l'autre don Gaëtano ; puis, tout autour et agenouillés, maître Adam, Babilana, juge, exécuteur, pénitents, sbires, enfin tout ce qui avait pu tenir dans la pauvre maison. La malade laissa errer un regard étonné sur toute cette foule, puis le ramenant enfin sur Marco Brandi :

— Sommes-nous déjà morts, dit-elle, et dans le ciel ?

— Non, répondit Marco Brandi, nous sommes vivants et bénis sur la terre.

— Et maintenant, dit le père Gaëtano, recevez en chrétiens le Dieu qui vous sauve.

Et posant l'hostie sur les lèvres pâles de la jeune fille, il se retira, accompagné de maître Adam, de Babilana, du juge, du bourreau, du confesseur, des pénitents, du peuple et des sbires, qui le reconduisirent religieusement

jusqu'à la porte de l'église. Il n'y eut que Marco Brandi qui resta près de Gelsomina pour ne plus la quitter.

XIV.

SAINTE PHILOMÈLE.

J'étais à Naples en 1835, au moment où il n'y était question que des miracles de sainte Philomèle. Il n'est point que nos lecteurs n'aient entendu parler de sainte Philomèle : c'est une élue de création moderne, il est vrai, mais qui, quoique datant de 1827 ou 1828 à peine, a tant fait de bruit depuis cette époque, qu'elle a plus de réputation que telle ou telle martyre envoyée au ciel du temps de Tibère ou de Caligula. Cette réputation, au reste, s'est étendue au-delà des frontières de l'Italie, car, après l'avoir vue en quelque sorte débiter à Naples, je l'ai retrouvée depuis en grande vénération en Belgique, en Allemagne, et même en France où cependant nous ne vénérons plus grand'chose.

Cependant, comme sainte Philomèle nous est apparue, à nous, déjà parvenue à son apogée, nous avons été tellement ébloui de sa splendeur que nous nous sommes prosterné la face contre terre et que nous l'avons adorée sans lui demander d'où elle venait ni comment elle était venue. C'était pourtant la partie la plus intéressante de cette vie si miraculeuse qui nous restait à apprendre, car c'était la partie obscure et cachée. Quant à moi, comme telle anecdote inconnue sur la jeunesse de César, de Charlemagne ou de Napoléon, me paraît plus curieuse, je l'avoue, que le récit de la bataille de Pharsale, de Roncevaux ou d'Austerlitz, dont je sais tous les détails par cœur, je ne me contentai pas du présent, et, me tournant vers l'avenir, je voulus remonter le courant de ce fleuve de béatitude que je voyais majestueusement rouler vers la vénération européenne où il est parvenu. Je me mis alors en route avec ma patience accoutumée, et, de miracle en miracle, je parvins enfin à sa source. C'est donc des premiers faits et gestes de sainte Philomèle que je vais entretenir nos lecteurs, en les leur transmettant, si la chose est possible, dans toute leur naïveté, et cela sans en tirer aucune déduction philosophique ni morale, prenant pour cette fois l'épigramme de M. de Barante : *Scribitur ad narrandum non ad probandum*.

Nos lecteurs savent sans doute comment se font les nouveaux saints. De nos jours où le martyre n'est plus à craindre et où les grandes vertus ne sont plus à espérer, les canonisa-

tions contemporaines, en devenant de plus en plus rares, avaient fait hausser le prix des anciennes reliques, et cela au point qu'il n'y avait plus moyen de s'en procurer, à moins d'avoir, comme la ville de Paris, trente ou quarante millions de revenus. Cela devenait, disaient certains esprits sceptiques toujours disposés à railler de tout, on ne peut plus humiliant pour les cités qui, moins favorisées de la religion ou de la fortune, n'avaient point de reliques indigènes et se trouvaient trop pauvres pour se procurer un saint exotique. Il en résultait que tel chef-lieu de département, comme Arras, par exemple, n'avait jamais pu parvenir à posséder que trois cheveux de la Vierge, tandis qu'un misérable village comme Saint-Maurice se trouvait être propriétaire des six mille squelettes de la légion thébaine. Une telle partialité dans la répartition des grâces divines était capable d'exciter un jour ou l'autre, pour les partages du bien au ciel, une révolution pareille à celle qui avait amené la division des biens de la terre.

Heureusement, le pape Léon XII alla au-devant d'un pareil malheur, en proclamant que toute ville, bourg ou village qui n'aurait pas de saint ou de sainte, et qui désirerait s'en procurer un ou une, pouvait en venir prendre dans les catacombes où il en trouverait de tout rang, de tout âge et de tout sexe. C'était une excellente idée et dont il était incroyable qu'aucun de ses prédécesseurs ne se fût encore emparé, car les catacombes n'étant rien autre chose que les sépulcres des premiers chrétiens, les fidèles pouvaient y puiser sans crainte, certains qu'ils étaient, même en prenant au hasard, de ne pas tomber sur des saints apocryphes ou des reliques de contrebande. Cette sage mesure porta ses fruits, et dès lors il n'y eut plus un village, si petit qu'il fût, qui ne parvint à se procurer, sinon le corps tout entier, du moins l'omoplate ou le tibia de quelque martyr. Il en résulta dans la foi une recrudescence tout à fait satisfaisante pour les successeurs de Léon XII, qui n'eurent depuis ce temps qu'à s'applaudir d'une aussi heureuse inspiration.

On sait de quelles superstitions, de quelles erreurs le peuple italien surtout a chargé une religion si simple et si grande à sa source, et notre récit n'est qu'une preuve de plus de cette vérité, que l'ignorance et le fanatisme peuvent altérer, par de ridicules pratiques, les plus respectables choses. C'est donc seulement des fausses croyances, et non des véritables, que nous parlons ici.

Or, vers la fin de 1826, les habitants d'un petit village situé à quelques lieues de Naples, et nommé Mugnano, eurent le malheur de perdre leur curé ; c'était un de ces bons et dignes prêtres peu ambitieux de bruit et de for-

tune, et qui se contentent d'édifier leurs ouailles par l'exemple de leurs propres vertus. Il en était résulté que le vieux curé de Mugnano, quoiqu'il eût trouvé son église sans la plus petite relique, n'avait pas songé à profiter du bénéfice de l'ordonnance de Léon XII et avait laissé ses paroissiens, qui, à défaut d'autres saints, s'étaient mis sous le patronage de saint Antoine, marcher tranquillement dans la même voie de salut où avaient marché leurs pères. Mais, une fois mort, le digne homme fut remplacé dans sa haute mission par le vicaire de l'église de Sainte-Claire, lequel avait eu maille à partir avec son supérieur à propos de la madone de l'Arc, et qui par conséquent portait rancune à cette dernière.

Il ne fut donc pas plutôt installé dans sa cure que l'idée lui vint d'élever autel contre autel, et de rendre à cette vierge, la plus miraculeuse des sept vierges napolitaines, les tribulations qu'elle lui avait attirées. En conséquence, il ouvrit les yeux de ses paroissiens à l'endroit du dénûment où ils étaient relativement à une relique quelconque, et, lorsque le besoin de la présence réelle se fut fait généralement sentir, il proposa de partir pour Rome, avec promesse de rapporter ce qu'il trouverait de mieux en saint ou en sainte. Cependant, comme la majorité préférerait une sainte, et surtout une sainte jeune et jolie, tant la religion toute d'amour de ce peuple sensuel a besoin de rentrer dans les passions humaines, il prit l'engagement, autant qu'il était en son pouvoir, de ne pas rapporter un protecteur, mais une protectrice. Peut-être aussi que la foule s'était décidée en faveur d'une sainte, de peur que saint Antoine, de qui au reste on avait eu jusqu'alors plutôt à se louer qu'à se plaindre, ne se formalisât qu'on lui donnât un successeur, tandis que le même motif de rivalité ne pouvait exister à l'égard d'une femme, à laquelle les lois de la politesse lui ordonnaient de céder sa place. Ces arrangements pris, l'ambassadeur partit pour Rome, descendit dans les catacombes, mit dans une malle les premiers ossements venus, les fit baptiser et bénir par le pape sous le nom mélodieux de Philomèle, et les rapporta à ses paroissiens, enchantés d'avoir enfin pour la première fois une sainte selon leur esprit et selon leur cœur. Cela n'empêcha point que les habitants de Mugnano conservassent une dévotion tout à fait convenable à leur ancien protecteur ; il n'y eut que les âmes ardentes et romanesques qui abandonnèrent entièrement le patriarche des cénobites pour leur nouvelle et poétique patronne. Mais saint Antoine n'avait pas vécu cent cinq ans sur cette terre sans connaître combien le cœur des hommes est ingrat ou variable ; il ne manifesta donc en aucune manière sa mauvaise humeur à l'égard de cette défection, et laissa tranquillement la nouvelle

commensale de l'église de Mugnano s'installer sur l'autel parallèle au sien.

Cependant, soit défaut d'occasion, soit timidité, la nouvelle sainte, malgré les espérances conçues, demeura près d'un an sans donner signe d'existence. Tout allait comme du temps de saint Antoine, c'est-à-dire ni mieux ni plus mal : seulement, le curé disait deux messes au lieu d'une ; mais, pour les paroissiens, il n'y avait réellement rien de changé à l'ordre des choses.

Sur ces entrefaites, le fils unique d'un marchand de bestiaux de Nocera tomba malade d'une espèce de paralysie. Son père, qui l'adorait, commença par appeler de Naples les meilleurs médecins qu'il y put trouver, et cependant tous les efforts de la science échouèrent contre la tenacité de la maladie. Après les médecins vinrent les charlatans ; mais, à leur tour, les poudres et les pillules restèrent sans résultat. Enfin, le pauvre père, levant les yeux de la terre au ciel, demanda un miracle, n'espérant plus une cure. Mais, soit que les sept madones auxquelles il s'adressa tour à tour lui gardassent rancune de n'être point venu directement à elles, soit que leur intercession fût usée par l'usage immodéré qu'elles avaient fait jusque là de leur crédit, les choses demeurèrent dans le même statu quo et les madones se montrèrent aussi impuissantes que les charlatans et les docteurs. Le pauvre fermier ne savait donc plus à quel saint se vouer, et revenait la mort dans le cœur de Naples à Nocera, lorsqu'il rencontra sur sa route un de ses compères qui demeurait à Sarno.

— Eh bien, notre malade ? dit celui-ci en jugeant à l'air abattu du père de l'état dans lequel le fils se trouvait ; il ne va donc pas mieux ?

— Tenez, ne m'en parlez pas, compère, répondit le fermier en essuyant une larme avec le revers de sa main ; j'en deviendrai fou.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne sais maintenant à qui m'adresser ; je ne vois guère que saint Janvier, et encore !...

— Peuh ! répondit le compère, saint Janvier est bien usé, allez ; c'est tout au plus s'il lui reste l'influence d'exécuter convenablement son propre miracle, ce qui fait qu'il est préoccupé toute l'année de son affaire à lui et qu'il n'a pas le temps de s'occuper de celles des autres.

— Comment donc faire alors ? répondit le fermier en soupirant.

— Écoute, dit le compère, je vais te donner un conseil, moi.

— Donne.

— Sais-tu ce que je ferais à ta place ?

— Non, puisque je te le demande.

— Eh bien ! je m'adresserais tout bonne-

ment à sainte Philomèle. C'est une nouvelle sainte et qui a sa réputation à faire. Va à elle, compère ; d'ailleurs, sa position est désespérée, n'est-ce pas ?

— Hélas ! répondit le fermier.

— Alors, si sainte Philomèle ne lui fait pas de bien, elle ne lui fera pas de mal. Va à sainte Philomèle, compère, va !

— Ma foi, dit le fermier, je crois que tu as raison, et je vais suivre ton conseil. Adieu, compère.

— Adieu.

Et comme les deux amis étaient arrivés à l'embranchement de la route de Sarno à Norva, ils se séparèrent pour rentrer chacun chez soi. Le lendemain, le fermier pensa à exécuter sa résolution. Au point du jour, il partit pour Mugnano, assista dévotement à la messe ; puis, lorsque la messe fut dite et l'église vide, il alla s'agenouiller devant l'autel de la sainte, faisant, pour se la rendre favorable, un vœu qui prouvait l'amour qu'il avait pour son fils. Ce vœu était de donner à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau le jour où le pauvre paralytique irait ouvrir lui-même la porte de l'étable. A compter de ce jour, un mieux sensible se fit remarquer dans l'état du jeune homme. Six semaines après, il se leva du lit de douleur où il était couché depuis plus d'un an, et, traversant la cour sans aide, à la vue de sa famille et du village qui s'étaient réunis pour assister à ce spectacle, il accomplit à la lettre la première partie du vœu de son père. Dix-neuf vaches sur trente suivirent le taureau.

Le fermier était à la fois très heureux de voir son enfant en aussi bonne santé et fort triste que cette bonne santé lui coûtât si cher. Sainte Philomèle avait bien fait les choses, c'était vrai ; mais aussi elle se faisait largement payer. Le fermier pensa à son compère. Il lui avait déjà donné un si bon conseil qu'il ne désespéra point d'être tiré par lui une seconde fois d'embarras. En conséquence, il prit son chapeau et sa canne et partit pour Sarno. La nouvelle du miracle y était déjà parvenue ; aussi le compère vit-il avec un profond étonnement la tristesse du fermier.

— Eh bien ! lui dit-il, ce qu'on m'avait dit n'est-il donc pas vrai ?

— Eh ! mon Dieu si, répondit le père.

— Alors, tu dois être heureux ?

— Oui, très heureux ; seulement, je suis aux deux tiers ruiné.

— Comment donc cela ?

— Rien de plus simple, compère ; j'ai fait vœu, le jour où mon fils irait ouvrir l'étable lui-même, de donner à sainte Philomèle toutes les vaches qui suivraient le taureau.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il a été ouvrir l'étable hier, et,